

## LE PRIX D'UN PAIN A AUSCHWITZ

David LACHMAN

J'avais pris un accord avec un jeune ami parisien qui travaillait à la boulangerie, pour ramener deux pains au camp et ainsi, nous en aurions chacun un.

Comme je travaillais juste en face de cette boulangerie, je fauchais l'herbe, il n'était pas difficile de rentrer en contact avec mon ami qui devait à un moment donné, m'apporter d'abord un pain, et puis l'autre.

Ayant reçu le premier pain, je le cachai sous ma veste qui pendait à mon épaule droite et tout en m'éloignant, j'entendis un ordre en allemand "Du Komm hier". Je me suis retourné et je vis devant moi un sous-officier allemand qui me demandait à brûle pourpoint "qu'as-tu sous le bras ?".

Réalisant immédiatement que je venais de commencer une partie très serrée et qui pouvait mal finir, je lui répondis : "je suis passé devant le camion où l'on chargeait du pain et comme il y en a un qui est tombé par terre, je l'ai ramassé et c'est en m'éloignant de ce camion que vous m'avez appelé".

"Tu mens, me rétorqua-t-il. Viens avec moi".

Et nous montâmes au deuxième étage du bâtiment administratif où se trouvait le bureau de "l'Oberschtmführer". On me fit entrer dans le bureau et le sous-officier qui m'avait interpellé dit à son chef ce qui suit : "Je viens d'attraper cet "häftling" (1) en flagrant délit de vol. Il avait un pain sous le bras et ne veut pas nous dire qui le lui a donné".

L'Oberschtmführer SS qui était installé dans son fauteuil, les pieds sur son bureau, un gros cigare en bouche, me dit gentiment :

---

(1) Détenu

"Tu sais que cela va très mal pour toi ? Si tu me dis qui t'a donné ce pain, il n'y aura pas de sanction et tu pourras retourner au camp avec ce pain, plus un deuxième".

Comme de bien entendu, il est absolument impensable que je puisse dénoncer mon jeune ami parisien et c'est ainsi que je ressortis la même version "il y avait un camion, un pain est tombé, etc."

Enlevant ses pieds du bureau, l'officier blême de rage donna l'ordre de faire rassembler tout le commando de la boulangerie et se retournant vers moi, me dit : "Nous allons passer devant le commando alligné, tu vas me dire qui t'a donné ce pain, sinon, cela sera très grave pour toi".

Effectivement, tout le personnel de la boulangerie fut alligné devant le bâtiment (environ 60 personnes) et nous les passâmes en revue, entourés de deux soldats allemands et du sous-officier.

Il est clair que je n'en menais pas large, j'avais les entrailles qui me chatouillaient et je me demandais avec une certaine inquiétude comment tout cela allait se terminer. A vrai dire, je n'étais pas trop optimiste.

Malgré cela, nous défilâmes devant tout ce monde et en passant devant mon ami parisien, je le regardai droit dans les yeux sans broncher et il faut dire que lui aussi ne savait pas trop bien comment tout cela allait se terminer.

Comme je n'avais rien dit, l'officier supérieur donna un ordre et voilà mes deux sbires qui me conduisent devant une grande porte en fer avec deux battants.

Ils ouvrirent cette porte et me poussèrent à l'intérieur d'une grande chambre toute obscure. Il n'y avait qu'une petite lampe rouge qui brûlait sur un mur et en m'habituant à l'obscurité, je vis des tréteaux avec des pains qui levaient, des pains bien blancs destinés à la cantine des SS.

Dès l'instant où la porte fut refermée, j'eus la respiration coupée, tellement la chaleur était grande. Je transpirais sur tout le corps et je ne saurais pas dire combien de temps je

suis resté dans cette position. Pour moi, cela a duré un siècle.

A un certain moment, la porte s'ouvrit et je reçus un ordre "Rauss !".

Dehors, aveuglé par la clarté du jour, je me suis trouvé en face de quatre SS hongrois, les manches retroussées et toujours ce sous-officier qui me questionna encore : "Qui t'a donné ce pain ?"

Je lui fis cadeau une nouvelle fois de la même version, un camion, un pain qui tombe, etc.

A son ordre, les quatre brutes commencèrent avec moi une danse macabre. Les coups de poing, les coups de pied tombèrent de tous côtés. Avec mon bras droit, j'essayais de protéger mes dents et après un moment, je ne sentais pratiquement plus la douleur. Combien de temps m'ont-ils torturé ? Je ne sais pas. Le sang coulait du nez, de la bouche et des oreilles ...

Fatigués, ils interrompirent la séance et je reçus l'ordre de me mettre au garde à vous. Je me mis debout avec difficulté pour m'entendre répéter la même question à laquelle j'ai donné la même réponse.

A mon grand étonnement, je m'entendis hurler à l'oreille : "Los, weg !" (1)

Et c'est en respirant un bon coup que je sortis de la boulangerie pour rejoindre les gars de mon commando, en face.

Arrivé sur place, un des gars me dit : "On croyait que tu ne ressortirais plus jamais, pendant que tu étais à l'intérieur, ton copain, le français, a déposé un pain sur la gouttière à ton intention, mais nous n'avons pas envie de nous faire attraper et le pain est toujours là. C'est trop dangereux.

---

(1) vite, dehors!

Suivant les indications reçues, j'ai tourné autour de cette gouttière pendant un bon bout de temps et comme j'estimais que j'avais bien gagné ce pain, je m'en suis emparé et l'ai caché jusqu'au moment du retour au camp.

J'étais bien conscient que si je me faisais attraper maintenant, je n'en sortirais plus vivant, mais ainsi est faite la nature humaine, un bon partisan ne s'avoue jamais vaincu.

Le soir, en rentrant au camp, j'ai rendu visite à mon copain parisien et sortant le pain dessous ma veste, je lui dis : "Donne-moi un couteau". Et en coupant le pain en deux, je lui dis : "Tiens mon gars, c'est notre pain, nous l'avons bien gagné".

Et c'est pour cette raison que lorsque je vois un morceau de pain par terre et nous savons bien que dans notre société d'abondance on peut en voir, j'ai un pincement au coeur et je me souviens de mon jeune ami parisien, qui un jour voulait me donner un pain ...

## A propos du sigle N.N.

### N.N. (NUIT ET BROUILLARD), LE CHAMP SEMANTIQUE

#### DE LA NEGATION : DE LA NEGATION A L'A-NEANTISSEMENT

H.V. SEPHIHA

Le Professeur Haïm Vidal Séphiha, Président de la chaire de Judéo-Espagnol à l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales (Sorbonne), auteur de nombreux ouvrages, a présenté une communication à la Société Linguistique de Paris dont le thème avait pour objet le sigle N.N. (Nacht und Nebel). Celle-ci a été publiée en 1980 sous forme de notule dans le Bulletin de ladite société (T. LXXV, fasc. 1, p. 14 à 16). Nous remercions le Professeur Séphiha de nous accorder l'autorisation de la republier dans notre Bulletin trimestriel.

Il serait intéressant toutefois de confronter la thèse de Monsieur Séphiha avec celle proposée par Madame O. Wormser-Migot dans son ouvrage Le système concentrationnaire nazi, P.U.F., 1968, p. 199. Madame Wormser-Migot explique en effet que "Nacht und Nebel" est une exclamation empruntée de la Tétralogie Wagnérienne (3e scène de l'Or du Rhin), au moment où Alberich, après avoir revêtu le heaume, est changé en colonne de brume et chante Nacht und Nebel ... Ce dialogue entre Alberich et Mime pourrait symboliser le psychodrame de celui qui aurait repris l'expression de Nacht und Nebel dans le sens du secret concentrationnaire ..."

Elle souligne le caractère romantique de cette désignation qui semblerait conforme au secret des camps et à la nébulosité mythologique de l'idéologie nazie, et que N.N. désigne Nomen Nescio ou Nacht und Nebel, le sigle a pris désormais une connotation d'horreur.

Le 7 décembre 1941 le "Nacht und Nebel Erlass" - édicté surtout pour les pays occidentaux - est promulgué par Keitel et transmis le 12 décembre 1941 aux commandants des camps.

En résumé, toutes les actions entreprises contre le Reich en territoires occupés seraient sanctionnées sur ordre du Führer par le départ des accusés en Allemagne où ils seraient jugés par un tribunal spécial.

Les N.N. étaient isolés du reste du monde et les parents et amis sans nouvelle du déternu. A la longue, on distingue deux catégories de N.N., ceux jugés et condamnés par des tribunaux militaires à la déportation en K.Z. et ceux envoyés directement en K.Z. sur intervention de la Sicherheitspolizei ou du S.D. sans jugement.

Thérèse UNGER.

**Notule. M. Haïm Vidal SEPHIHA, N.N. (Nuit et Brouillard), le champ sémantique de la négation : de la négation à l'a-néantissement.**

Tout le monde connaît le fameux film d'Alain Resnais, *Nuit et Brouillard*, moins de personnes savent qu'il s'agit de la traduction de Nacht und Nebel, réinterprétation nazie du sigle connu de tous avant guerre, N.N., abréviation du latin NOMEN NESCIIO, 'j'ignore le nom'.

On sait aussi que par antonomase, *Nuit et Brouillard* désigne aujourd'hui l'univers concentrationnaire nazi.

N.N., C'EST LE SIGLE DE L'ANONYMAT. Dans un premier temps, UN ANONYMAT PASSIF, le constat d'absence d'identité, que ce soit pour un corps trouvé sur le pavé, ou pour l'auteur encore anonyme de telles ou telles autres activités (conférences du Collège de France par exemple).

Dans un second temps, UN ANONYMAT ACTIF, celui de l'entreprise de mort des nazis, dont l'univers, le nouveau référent, sombre, pluvieux et brumeux, a dû inspirer un S.S. poète - la poésie se dégage de l'horrible comme du sublime - qui ignorant l'entier Nomen Nescio, mais non l'anonymat qu'il véhicule, en a fait Nacht und Nebel, la nuit et le brouillard qui couvrent le crime, et font passer de Numéros à Néant les êtres qui leur sont abandonnés.

Cet anonymat actif connaît diverses étapes :

- a) Die Nummer, le numéro dont on affuble le déporté.
- b) L'abrutissement qui fait du déporté un Niemand, la négation de Mann, 'homme'. Et, tout le peu de considération que cela implique, un monde déshumanisé.
- c) Le refus de tout sentiment humain, la Négation, NEIN et NICHT, qui répétés, font du déporté un NICHTS, 'Néant, rien'.
- d) Ces diverses étapes aboutissant à la mort activée ou suractivée, lorsqu'on ne passe pas par l'enregistrement et la numérotation, comme les milliers de victimes passées directement aux chambres à gaz. C'est l'ANEANTISSEMENT, dérivé du factitif anéantir comme verNICHTUNG l'est de verNICHTEN.

En passant d'une époque à l'autre, d'un référent à l'autre, on a activé l'anonymat, on a ANONYMISE.

D'abord on a constaté l'ANONYMAT, ensuite on l'a provoqué, et les initiales N.N. porteuses de ce sens se sont associées mentalement à tout ce qui, analogiquement l'évoquait : Namen-Nein, Nom nié, Namenlosigkeit-Niemand, 'personne'-Nicht, 'négation de l'action' donc négation activée, verNichten, 'mettre le nicht en action, aNéantir - pour n'être plus rien : NICHTS, la première étape ayant été la réduction à un NUMMER, 'numéro', si on a eu de la chance.

C'est là un cas limite qui devrait contribuer à une sémantique des sigles également porteurs de sens, mais beaucoup plus sujets à fausses étymologies que la plupart des signes linguistiques. Qu'on pense à la fortune de SS dans sa graphie "éclair" : CRS-SS, REPRESSION, etc., où SS apporte un sème bien précis, celui de la brutalité aveugle et inhumaine.

Le président remercie M. Séphiha. Il pense ne pas enfreindre la règle stipulant qu'une notule n'est suivie d'aucune intervention en félicitant M. Séphiha d'avoir su dominer l'émotion que ne peut manquer de susciter l'évocation de souvenirs aussi tragiques, pour montrer comment doit s'exercer la revanche de l'intelligence sur ceux qui, lorsqu'ils entendaient parler de culture, menaçaient de sortir leur revolver.

#### Remarques supplémentaires sur le sigle N.N.

Je voudrais d'abord signaler que j'ai partagé la captivité de Vidal et la plupart de ses épreuves, ce qui ne m'empêche pas de diverger un peu à la fois avec son appréciation sur les N.N. qu'avec celle exprimée par Olga Wormser.

Il existe, en effet, une association de N.N. assez active en France et présidée par l'abbé Joseph de la Martinière qui publie un journal. Nous trouvons dans le supplément n° 7 1975 de ce journal (Nuit et Brouillard, Organe trimestriel du Souvenir de la déportation N.N.) la définition suivante : "N.N. : Expression désignant un ordre d'Hitler (décembre 1941), et s'appliquant à une catégorie de déportés, dont la détention, la condamnation et la mort devaient échapper à toute recherche" (p. 3) (1).

A l'origine, il s'agissait, soit de prisonniers de guerre qui se retrouvaient dans des Staflager (avec sur le dos KG remplacé par le N.N.), soit des travailleurs obligatoires réfugiés dans la clandestinité et pris dans des rafles. Ils se retrouvaient dans des camps primitifs où ils étaient affublés du même sigle. Ces deux catégories de prisonniers ne pouvaient communiquer avec l'extérieur et subissaient un régime de contrainte semblable à celui infligé dans les camps de concentration.

Par extension, on a donné cette appellation à tous ceux qu'on faisait disparaître, après des enlèvements arbitraires, sans laisser de trace.

---

(1) Voir aussi dans ce même supplément la reproduction de la Conférence du Docteur Alfred KONIECZNY, "L'opération terroriste nazie "Nuit et Brouillard" dans les pays occupés d'Europe Occidentale" (p. 31).

On pourrait comparer ces techniques à celles employées, à l'heure actuelle, en Amérique Latine.

Alain Resnais, dans son film "Nuit et Brouillard" assimile tous les concentrationnaires à cette catégorie.

Personnellement, je pense que cette dénomination s'appliquerait, avec beaucoup de justesse, à tous les déportés enregistrés au départ des convois, et qui n'ont jamais été répertoriés à l'arrivée ayant été dirigés immédiatement vers les chambres à gaz et les crématoires. Notre convoi qui comportait 1.700 noms, au départ de Malines, n'a vu enregistré à Auschwitz que 350 noms.

Paul HALTER

1932 - Albert EINSTEIN et Sigmund FREUD - "Pourquoi la Guerre ?"

Correspondance éditée par l'Institut International de Coopération Intellectuelle, Société des Nations, 1933 - Traduction par M. Blaise Briod

*Nous sommes très reconnaissants de l'autorisation qui nous a été si gracieusement donnée par les organisations suivantes : "Sigmund Freud Copyrights Ltd", Grande-Bretagne ; "American University of Jerusalem", USA et "Hebrew University of Jerusalem", Israël, de publier un texte d'une aussi grande valeur et traitant d'un sujet hélas toujours actuel, en ces temps où l'humanité subit avec horreur une menace atomique, en ces temps où, un peu partout dans le monde, la violence règne encore et où des groupes néo-nazis et des Le Pen travaillent à nouveau dans l'ombre ou haranguent en douce les foules en plein jour !*

Présentation  
par Diane GODSOUL

"L'homme a en lui un besoin de haine et de destruction. En temps ordinaire, cette disposition existe à l'état latent et ne se manifeste qu'en période anormale : mais elle peut être éveillée avec une certaine facilité et dégénérer en psychose collective".

Albert Einstein  
1932

Vienne 1932. La situation politique et économique est éminemment instable : échauffourées entre les partis, grèves répétées des travailleurs mécontents, graves tensions politiques, tentatives de putschs militaires, attitude laxiste du gouvernement ... La démocratie autrichienne traverse une crise qui l'affaiblit d'année en année depuis 1927. Et c'est dans cette atmosphère angoissante, marquée par l'irruption du national-socialisme (qui se renforce d'ailleurs également en Allemagne aux élections du 31 juillet 1932) qu'ont lieu le 24 avril 1932 les élections au Landtag à Vienne, en

Basse Autriche et à Salzbourg. Les résultats donnent à penser que des élections au Conseil National dans toute l'Autriche - hormis les résultats déjà obtenus en Carinthie et en Styrie - n'auraient pas accordé plus de 20 % des voix aux nationaux-socialistes, alors qu'en Allemagne, ce pourcentage atteint au même moment 37,8 %.

---oOo---

Allemagne 1932. Un climat de catastrophe règne dans le pays. Six à sept millions de chômeurs, dont un million de jeunes Allemands. L'effondrement économique a ruiné l'Etat, les Länder, les Communes. Le Trésor allemand est vide quand von Papen devient chancelier. On diminue les appointements, les salaires, les secours aux chômeurs, les prestations aux invalides ...

Depuis les élections de 1930, les suffrages nationaux-socialistes ont presque doublé. C'est la route ouverte à l'exploitation de l'incendie du Reichstag et à la prise du pouvoir par les nationaux-socialistes. Encadrés par des formations de SA et de SS, un million d'hommes acclament Adolf Hitler qui, debout dans sa voiture, les passe en revue avant de les haranguer.

Et le 11 mai, devant l'Université de Berlin, sous la présidence de Goebbels, des étudiants nazis mettent le feu à vingt mille livres. Devant les flammes, ils lancent des imprécations véhémentes :

"Contre ...

"Contre ...

"Contre l'exagération destructrice de la vie instinctive, pour la noblesse de l'âme humaine, je remets au feu les écrits de Sigmund Freud". (1)

---oOo---

Sigmund Freud - 1932. Les événements extérieurs commencent à peser sur la vie de Freud et sur le mouvement psychanalytique en général. La crise économique mondiale et ses conséquences politiques désastreuses, aussi bien pour l'Allemagne que pour l'Autriche, touche durement toutes les couches sociales, mais surtout les intellectuels et entre autres les analystes de tous les pays, notamment au travers de leur clientèle fragilisée.

---

(1) Cité par Paul-Marie de La Gorce dans La prise du pouvoir par Hitler.

En 1932, Freud a 76 ans. Sa santé est mauvaise, la vente de ses livres - en raison de la persécution dont son oeuvre fait l'objet - est réduite à un maximum, ses clients se font rares, il assiste aux premières menaces du nazisme contre les juifs. Il écrit sa dernière oeuvre "Moïse et le Monothéisme". L'autodafé que les nazis font de ses livres au mois de mai ne l'affecte pas outre mesure. C'est en souriant, c'est en stoïque qu'il commente l'événement : "Quels progrès nous faisons. Au Moyen-Age, ils m'auraient brûlé ; à présent, ils se contentent de brûler mes livres". (1)

Il ne saura jamais que dix ans plus tard ...

---oOo---

Albert Einstein - 1932. Le déjà grand savant, mais aussi l'homme des grandes et vertueuses contradictions : le pacifiste, le défenseur des objecteurs de conscience, qui au nom de la démocratie, encourage les hommes à défendre leur patrie ; le Sioniste qui refuse la présidence de l'Etat d'Israël, mais qui souhaite calmer les Arabes ; l'Allemand qui déteste cette Allemagne des années vingt.

En 1932, Einstein a 53 ans. A la prise du pouvoir par Hitler, il renonce pour la seconde fois à sa nationalité allemande. Sa théorie sur la relativité restreinte, ses recherches sur le problème du champ unifié ont fait de lui depuis des années ce savant créateur dont le génie ne semble pas avoir de limites. Mais ce savant ne pense pas seulement le temps physique. Il pense aussi le temps, le temps historique, il pense le monde, il pense sa période, il pense la crise, il pense le paroxysme des tensions politiques et humaines qui vont déchaîner les instincts les plus brutaux des hommes.

Après dix ans d'hésitations, il accepte de devenir membre de la Société des Nations, car c'est sur la SDN seule que reposent encore ses espoirs de paix : il est choqué en effet de voir que les êtres humains qui se mettent à traiter les affaires importantes de l'Etat continuent à se comporter comme des êtres humains, alors qu'à ses yeux, ces tâches incombent à des hommes qui savent se surpasser ...

---oOo---

---

(1) Cité par Ernest Jones dans La Vie et l'Oeuvre de Sigmund Freud - Vol. II : Les Années de Maturité.

Dès sa constitution, la Société des Nations a encouragé un échange de lettres entre des maîtres de pensée sur des thèmes susceptibles de servir les intérêts de la Société et d'approfondir les acquis intellectuels de l'humanité.

En 1932, M. Steinig, un des dirigeants de la SDN, souhaite obtenir d'Einstein une longue lettre originale qui pourrait paraître sous les auspices de la Commission (SDN) sur le thème de l'éducation en tant que moyen d'assurer la paix. Einstein accepte d'écrire à deux personnalités en vue : le physicien Langevin et le psychanalyste Freud.

Il peut sembler étrange a priori que le nom de Freud soit proposé. Si Einstein a effectivement un grand respect pour la personnalité et l'intégrité de Freud, il connaît peu ses théories et ne l'a rencontré qu'une seule fois. Mais cette proposition est soutenue par le Docteur Ernest Jackh, membre de la Commission, qui, dans un élan de généralisation optimiste, pose à Einstein la question suivante : "Etes-vous d'accord que ce n'est pas le fait du hasard si votre théorie de la relativité, la psychanalyse de Freud, la Société des Nations et la Cour Internationale de Justice se sont développées en même temps" ! ... (1)

Dans cette optique, toutes ces créations de la théorie physique à la politique sont évidemment des expressions de la même phase révolutionnaire que traverse le monde entier.

Suite à cette proposition faite à Einstein, Freud est contacté à son tour et cette lettre datée du 30 juillet 1932 pose une seule question : "Y-a-t-il un moyen de délivrer l'humanité de la menace de la guerre ?" (2).

La correspondance Einstein-Freud est publiée l'année suivante - 1933 - à Paris, après de longues discussions sur le titre à donner à cet écrit. "Law and Violence" est finalement abandonné au profit de "Why War ?". Des traductions paraissent en français "Pourquoi la Guerre ?" et en allemand. L'édition allemande "Warum Krieg ?" est interdite en Allemagne.

---oOo---

---

(1) Correspondance Dr Jackh, Archives SDN - cité par Ronald Clark : Einstein, sa vie et son époque. p. 391

(2) Voir correspondance infra.

Comme nous le voyons à la lecture de la correspondance Einstein-Freud, après avoir posé la question : "Y-a-t-il un moyen de délivrer l'humanité de la menace de la guerre ?", Einstein en donne sa propre réponse : la création d'une autorité internationale. La guerre ne semble possible, poursuit-il, que parce que "l'homme a en lui le goût de la haine et de la destruction" (1). Et là, il attend que Freud lui vienne en aide par le truchement de la psychanalyse.

Au début, Sigmund Freud ne semble pas enthousiasmé par cette discussion proposée par la Société des Nations, alors que "la haine et la destruction" sont au centre de sa théorie de l'homme. Il dit ironiquement qu'il ne s'attend pas à recevoir le Prix Nobel pour "cette ennuyeuse et stérile soi-disant discussion avec Einstein" (2). Il semble ne pas être content de la réponse qu'il donne : réponse d'abord sombre où il évoque le danger qui menace l'existence même de la race humaine vu son instinct de haine et de destruction (et là il rejoint Einstein), mais réponse qui se termine sur deux notes d'espoir : une positive - la tendance de l'homme à la culture, l'autre négative - "une peur bien fondée de (sic) la forme que prendraient les guerres futures" (3). Cette seconde idée d'une paix par la peur n'est certes pas de celles qu'Einstein accueille favorablement. Et pourtant, sept ans plus tard, devant la menace nazie, il signe une lettre au Président Roosevelt, stimulant la recherche sur la voie de l'arme absolue.

Cette correspondance est vraiment étonnante. Elle frappe tout d'abord par cette sobriété et cette simplicité qui ont toujours caractérisé l'expression d'une pensée maîtrisée et mûrie - alors même qu'elle affronte les problèmes les plus complexes et les plus cruciaux d'une époque. Ensuite, ce qui nous étonne c'est ce paradoxe - paradoxe apparent : d'une part Einstein, l'homme par excellence de la conception déterministe de l'univers, l'homme qui défendit avec un courage inouï le rationalisme et la causalité en physique contre les interprétations indéterministes de ses collègues, voilà qu'il se plie, avec modestie, devant l'indétermination, voire l'insondable irrationalité du comportement humain ;

---

(1) Voir correspondance infra.

(2) Cité par Ernest Jones dans La vie et l'oeuvre de Freud - vol. II "Les années de maturité", p. 200.

(3) Cité par Ronald Clark dans Einstein, sa vie et son époque. p. 392

d'autre part, Freud, l'homme par excellence de l'exploration des indéterminations de l'inconscient, l'homme qui nous ouvrit des horizons insoupçonnés quant à l'analyse de ce qui est "caché", "occulté" et "a-logique" dans le comportement humain, semble, lui, infiniment plus convaincu de la possibilité de maîtriser rationnellement les diverses causes profondes de la guerre.

En 1932, Freud et Einstein semblent malgré tout se refuser encore à partager l'angoisse de leurs amis qui les supplient de fuir l'Autriche et l'Allemagne où, en tant que juifs d'origine, ils ne peuvent échapper, malgré leur renommée, à la haine des nazis.

Freud : "On m'a déjà conseillé de fuir en Suisse ou en France. Quelle absurdité ! Je ne pense pas qu'il y ait un quelconque danger à Vienne, et s'il devait se produire, je suis fermement résolu à l'attendre ici même. S'ils me tuent, très bien. C'est une façon de mourir comme une autre (...) Et on ne peut s'empêcher de remarquer que la persécution des juifs et les restrictions apportées à la liberté de pensée sont les seuls points du programme hitlérien qui peuvent être menés à terme. Tout le reste n'est que faiblesse et utopies ..." (1)

Einstein : "Hitler puise sa force dans l'estomac vide de l'Allemagne, mais aussitôt la situation économique du pays améliorée, ce pantin cessera de jouer un rôle" (2).

Ces déclarations à des amis, déclarations à la fois stoïques et pleines de lucidité étaient de la taille d'un Freud ou d'un Einstein, mais quelques années plus tard, elles n'étaient pas à la mesure du monstre nazi. Elles furent écrites, tout comme la correspondance Einstein-Freud "Pourquoi la Guerre ?" un an avant l'avènement d'Hitler au pouvoir.

Et c'est alors la fuite de Freud vers Londres et d'Einstein vers les USA.

Si Freud avait vécu le second conflit mondial, son horreur de la guerre n'en aurait été que plus grande. Einstein la vit, loin de son pays, loin de cette Allemagne nazie qu'il hait à tel point qu'il ira jusqu'à encourager Roosevelt sur la voie des armes atomiques. Mais quelques années après la Seconde Guerre Mondiale, en 1955, la déclaration Russell-Einstein présentée à un groupement mondial de savants restitue une fois de plus ce problème : la paix ne peut être fondée sur la peur :

(1) Lettre de Freud à Marie Bonaparte 16 mars 1933.

(2) Cité par Hilaire Cuny dans Albert Einstein.

"Etant donné que, dans toute future guerre mondiale, les armes nucléaires seront certainement utilisées, et étant donné que de telles armes menacent la survie de l'humanité, nous demandons instamment aux gouvernements du monde de se rendre compte, et de reconnaître publiquement, qu'ils ne pourront parvenir à leurs fins par une guerre mondiale, et nous leur demandons, par conséquent, de trouver des moyens pacifiques pour résoudre tous les litiges entre eux" (1).

---oOo---

Mais l'homme apprendra-t-il jamais, malgré sa culture ? Apprendra-t-il jamais ou se changera-t-il jamais ?

C'est une interrogation que je lance aux étoiles ... Mais l'écho, dans mon cœur de poète, se veut pur et plein d'espoir !

---

(1) Déclaration Russell-Einstein, 16 février 1955 ; archives Russell, cité par Ronald Clark p. 629 : Einstein, sa vie et son époque.

#### Sources et bibliographie :

- \* Erich Züllner, Histoire de l'Autriche des origines à nos jours, Ed. Horvath, 1966, 729 p.
- \* Paul-Marie de La Gorce, La prise du pouvoir par Hitler, Ed. Plon, 1983, 392 p.
- \* Ernest Jones, La vie et l'oeuvre de Sigmund Freud, Presses Universitaires de France, 3 vol.
- \* Octave Mannon, Freud, Ed. Le Seuil, 1968, 190 p.
- \* Freud, Correspondance 1927-1939, Gallimard 1973
- \* Ronald Clark, Einstein, sa vie et son époque, Stock, 1980, 653 p., trad. Roland Bauchot
- \* Hilaire Cuny, Einstein, Ed. Savants du Monde Entier, 223 p.
- \* Encyclopédie Universalis.

## C o r r e s p o n d a n c e

*Postdam, le 30 juillet 1932.*

Monsieur et Cher Ami,

Je suis heureux qu'en m'invitant à un libre échange de vues avec une personne de mon choix sur un sujet désigné à mon gré, la Société des Nations et son Institut international de Coopération intellectuelle à Paris m'aient, en quelque sorte, donné l'occasion précieuse de m'entretenir avec vous d'une question qui, en l'état présent des choses, m'apparaît comme la plus importante dans l'ordre de la civilisation : Existe-t-il un moyen d'affranchir les hommes de la menace de la guerre ?

D'une façon assez générale, on s'entend aujourd'hui à reconnaître que les progrès de la technique ont rendu pareille question proprement vitale pour l'humanité civilisée, et cependant les ardents efforts consacrés à la solution de ce problème ont jusqu'ici échoué dans d'effrayantes proportions.

Je crois que, parmi ceux aussi que ce problème occupe pratiquement et professionnellement, le désir se manifeste, issu d'un certain sentiment d'impuissance, de solliciter sur ce point l'avis de personnes que le commerce habituel des sciences a placées à une heureuse distance à l'égard de tous les problèmes de la vie. En ce qui me concerne, la direction habituelle de ma pensée n'est pas de celles qui ouvrent des aperçus dans les profondeurs de la volonté et du sentiment humains, et c'est pourquoi, dans l'échange de vues que j'amorce ici, je ne puis guère songer à faire beaucoup plus qu'essayer de poser le problème et, tout en laissant par avance de côté les tentatives de solution plus ou moins extérieures, vous donner l'occasion d'éclairer la question sous l'angle de votre profonde connais-

sance de la vie instinctive de l'homme. Je suis convaincu que vous serez à même d'indiquer des moyens éducatifs qui, par une voie, dans une certaine mesure étrangère à la politique, seraient de nature à écarter des obstacles psychologiques, que le profane en la matière peut bien soupçonner, mais dont il n'est pas capable de jauger les correspondances et les variations.

Pour moi qui suis un être affranchi de préjugés nationaux, la face extérieure du problème - en l'espèce, l'élément d'organisation - m'apparaît simple : les Etats créent une autorité législative et judiciaire pour l'apaisement de tous les conflits pouvant surgir entre eux. Ils prennent l'engagement de se soumettre aux lois élaborées par l'autorité législative, de faire appel au tribunal dans tous les cas litigieux, de se plier sans réserve à ses décisions et d'exécuter, pour en assurer l'application, toutes les mesures que le tribunal estime nécessaires. Je touche là à la première difficulté : Un tribunal est une institution humaine qui pourra se montrer, dans ses décisions, d'autant plus accessible aux sollicitations extra-juridiques qu'elle disposera de moins de force pour la mise en vigueur de ses verdicts. Il est un fait avec lequel il faut compter : droit et force sont inséparablement liés, et les verdicts d'un organe juridique se rapprochent de l'idéal de justice de la communauté, au nom et dans l'intérêt de laquelle le droit est prononcé, dans la mesure même où cette communauté peut réunir les forces nécessaires pour faire respecter son idéal de justice. Mais nous sommes actuellement fort loin de détenir une organisation supra-étatiste qui soit capable de conférer à son tribunal une autorité inattaquable et de garantir la soumission absolue à l'exécution de ses sentences. Et voici le premier principe qui s'impose à mon attention : La voie qui mène à la sécurité internationale impose aux Etats l'abandon sans condition d'une partie de leur liberté d'action, en d'autres termes, de leur souveraineté, et il est hors de doute qu'on ne saurait trouver d'autre chemin vers cette sécurité.

Un simple coup d'oeil sur l'insuccès des efforts, certainement sincères, déployés au cours des dix dernières années permet à chacun de se rendre compte que de puissantes forces psychologiques sont à l'oeuvre, qui paralysent ces efforts. Certaines d'entre elles sont aisément perceptibles. L'appétit de pouvoir que manifeste la classe régnante d'un Etat contre-carre une limitation de ses droits de souveraineté. Cet "appétit politique de puissance" trouve souvent un aliment dans les prétentions d'une autre catégorie dont l'effort économique se manifeste de façon toute matérielle. Je songe particulièrement ici à ce groupe que l'on trouve au sein de chaque peuple et qui, peu nombreux mais décidé, peu soucieux des expériences et des facteurs sociaux, se compose d'individus pour qui la guerre, la fabrication et le trafic des armes ne représentent rien d'autre qu'une occasion de retirer des avantages particuliers, d'élargir le champ de leur pouvoir personnel.

Cette simple constatation n'est toutefois qu'un premier pas dans la connaissance des conjonctures. Une question se pose aussitôt : Comment se fait-il que cette minorité-là puisse asservir à ses appétits la grande masse du peuple qui ne retire d'une guerre que souffrance et appauvrissement ? (Quand je parle de la masse du peuple, je n'ai pas dessein d'en exclure ceux qui, soldats de tout rang, ont fait de la guerre une profession, avec la conviction de s'employer à défendre les biens les plus précieux de leur peuple et dans la pensée que la meilleure défense est parfois l'attaque.) Voici quelle est à mon avis la première réponse qui s'impose : Cette minorité de dirigeants de l'heure a dans la main tout d'abord l'école, la presse et presque toujours les organisations religieuses. C'est par ces moyens qu'elle domine et dirige les sentiments de la grande masse dont elle fait son instrument aveugle.

Mais cette réponse n'explique pas encore l'enchaînement des facteurs en présence car une autre question se pose : Comment est-il possible que la masse, par les moyens que nous avons indiqués, se laisse enflammer jusqu'à la folie et au sa-

crifice ? Je ne vois pas d'autre réponse que celle-ci : L'homme a en lui un besoin de haine et de destruction. En temps ordinaire, cette disposition existe à l'état latent et ne se manifeste qu'en période anormale ; mais elle peut être éveillée avec une certaine facilité et dégénérer en psychose collective. C'est là, semble-t-il, que réside le problème essentiel et le plus secret de cet ensemble de facteurs. Là est le point sur lequel, seul, le grand connaisseur des instincts humains peut apporter la lumière.

Nous en arrivons ainsi à une dernière question : Existe-t-il une possibilité de diriger le développement psychique de l'homme de manière à le rendre mieux armé contre les psychoses de haine et de destruction ? Et loin de moi la pensée de ne songer ici qu'aux êtres dits incultes. J'ai pu éprouver moi-même que c'est bien plutôt la soi-disant "intelligence" qui se trouve être la proie la plus facile des funestes suggestions collectives, car elle n'a pas coutume de puiser aux sources de l'expérience vécue, et que c'est au contraire par le truchement du papier imprimé qu'elle se laisse le plus aisément et le plus complètement saisir.

Et, pour terminer, ceci encore : je n'ai parlé jusqu'ici que de la guerre entre Etats, en d'autres termes, des conflits dits internationaux. Je n'ignore pas que l'agressivité humaine se manifeste également sous d'autres formes et dans d'autres conditions (par exemple la guerre civile, - autrefois causée par des mobiles religieux, aujourd'hui par des mobiles sociaux, - la persécution des minorités nationales). Mais c'est à dessein que j'ai mis en avant la forme de conflit la plus effrénée qui se manifeste au sein des communautés humaines, car c'est en partant de cette forme-là qu'on décèlera le plus facilement les moyens d'éviter les conflits armés.

Je sais que dans vos ouvrages vous avez répondu, soit directement soit indirectement, à toutes les questions touchant au problème qui nous intéresse et nous presse. Mais il y aurait grand profit à vous voir développer le problème de la pacifica-

tion du monde sous le jour de vos nouvelles investigations, car un tel exposé peut être la source de fructueux efforts.

Très cordialement à vous.

A. EINSTEIN.

*Vienne, Septembre 1932.*

Cher Monsieur Einstein,

En apprenant que vous aviez l'intention de m'inviter à un échange de vues sur un sujet auquel vous accordez votre intérêt et qui vous semble mériter aussi l'attention d'autres personnes, je n'ai pas hésité à me prêter à cet entretien. Je présumais que vous choisiriez un problème qui fût au confin de ce que l'on peut connaître aujourd'hui, et auquel nous pussions l'un et l'autre, le physicien et le psychologue, accéder chacun par sa propre voie, de manière à nous rencontrer sur le même terrain, tout en partant de régions différentes. Aussi m'avez-vous surpris en me posant la question de savoir ce que l'on peut faire pour libérer les humains de la menace de la guerre. J'ai été tout d'abord effrayé de mon - j'allais dire notre - incompetence, car je voyais là une tâche pratique dont l'apanage revenait aux hommes d'Etat. Mais je me suis rendu compte que vous n'aviez pas soulevé la question en tant qu'homme de science et physicien, mais comme ami des humains, répondant à l'invitation de la Société des Nations, tel l'explorateur Fridtjof Nansen lorsqu'il entreprit de venir en aide aux affamés et aux victimes de la guerre mondiale, privés de patrie. Je réfléchis aussi que l'on n'attendait pas de moi l'énoncé de propositions pratiques, mais que j'avais simplement à exposer le problème de la sauvegarde de la paix, à la lumière de l'examen psychologique.

Mais là-dessus encore, vous avez dit l'essentiel dans votre lettre et vous m'avez du même coup pris le vent de mes voiles, mais je me prête volontiers à voguer dans votre sillage et je me contenterai de confirmer ce que vous avancez, tout en y apportant mes digressions, au plus près de mes connaissances - ou de mes conjectures.

Vous commencez par poser la question entre droit et force. C'est là, assurément, le juste point de départ de notre enquête. Puis-je me permettre de substituer au mot "force" le mot plus incisif et dur de "violence" ? Droit et violence sont actuellement pour nous des antinomies. Il est facile de montrer que l'un est dérivé de l'autre, et si nous remontons aux origines primitives pour examiner de quelle manière le phénomène s'est produit tout d'abord, la solution du problème nous apparaît sans difficulté. Si, dans ce qui va suivre, vous me voyez exposer comme autant d'éléments nouveaux, des faits généralement connus et reconnus, vous me le pardonnerez : la filiation des données m'y obligeait.

Les conflits d'intérêts surgissant entre les hommes sont donc, en principe, résolus par la violence. Ainsi en est-il dans tout le règne animal, dont l'homme ne saurait s'exclure ; pour l'homme, il s'y ajoute encore, bien entendu, des conflits d'opinion, qui s'élèvent jusqu'aux plus hauts sommets de l'abstraction et dont la solution semble nécessiter une technique différente. Mais cette complication n'est apparue que plus tard. A l'origine, dans une horde restreinte, c'est la supériorité de la force musculaire qui décidait ce qui devait appartenir à l'un, ou quel était celui dont la volonté devait être appliquée. La force musculaire se trouve secondée et bientôt remplacée par l'usage d'instruments ; la victoire revient à qui possède les meilleures armes ou en use avec le plus d'adresse. L'intervention de l'arme marque le moment où déjà la suprématie intellectuelle commence à prendre la place de la force musculaire ; le but dernier de la lutte reste le même : l'une des parties aux prises doit être contrainte, par le dommage qu'elle

subit et par l'étranglement de ses forces, à abandonner ses revendications ou son opposition. Ce résultat est acquis au maximum lorsque la violence élimine l'adversaire de façon durable, - le tue par conséquent. Ce procédé offre deux avantages : l'adversaire ne pourra reprendre la lutte à une nouvelle occasion et son sort dissuadera les autres de suivre son exemple. Par ailleurs, la mise à mort de l'ennemi satisfait une disposition instinctive, sur laquelle nous aurons à revenir. Il arrive qu'au dessein de tuer vienne s'opposer le calcul selon lequel l'ennemi peut être employé pour rendre d'utiles services, si, une fois tenu en respect, on lui laisse la vie sauve. En pareil cas la violence se contente d'asservir au lieu de tuer. C'est ainsi qu'on commence à épargner l'ennemi, mais le vainqueur a dès lors à compter avec la soif de vengeance aux aguets chez le vaincu, et il abandonne une part de sa propre sécurité.

Tel est dont l'état originel, le règne de la puissance supérieure, de la violence brutale ou intellectuellement étayée. Nous savons que ce régime s'est modifié au cours de l'évolution, et qu'un chemin a conduit de la violence au droit, - mais lequel ? Il n'en est qu'un, à mon avis, et c'est celui qui aboutit au fait que l'on peut rivaliser avec un plus fort par l'union de plusieurs faibles. "L'union fait la force." La violence est brisée par l'union, la force de ces éléments rassemblés représente dès lors le droit, par opposition à la violence d'un seul. Nous voyons donc que le droit est la force d'une communauté. C'est encore la violence, toujours prête à se tourner contre tout individu qui lui résiste, travaillant avec les mêmes moyens, attachée aux mêmes buts ; la différence réside, en réalité, uniquement dans le fait que ce n'est plus la violence de l'individu qui triomphe, mais celle de la communauté. Mais, pour que s'accomplisse ce passage de la violence au droit nouveau, il faut qu'une condition psychologique soit remplie. L'union du nombre doit être stable et durable. Si elle se créait à seule fin de combattre un plus puissant pour se dissoudre une fois qu'il est vaincu, le résultat serait nul. Le

premier qui viendrait ensuite à s'estimer plus fort chercherait de nouveau à instituer une hégémonie de violence, et le jeu se répéterait indéfiniment. La communauté doit être maintenue en permanence, s'organiser, établir des règlements qui préviennent les insurrections à craindre, désigner des organes qui veillent au maintien des règlements, - des lois -, et qui assurent l'exécution des actes de violence conformes aux lois. De par la reconnaissance d'une semblable communauté d'intérêts, il se forme, au sein des membres d'un groupe d'hommes réunis, des attaches d'ordre sentimental, des sentiments de communauté, sur lesquels se fonde, à proprement parler, la force de cette collectivité.

Je crois avoir ainsi indiqué tous les éléments essentiels ; le triomphe sur la violence par la transmission du pouvoir à une plus vaste unité, amalgamée elle-même par des relations de sentiments. Tout le reste n'est que commentaires et redites. La situation est simple, tant que la communauté ne se compose que d'un certain nombre d'individus d'égale force. Les lois de cette association fixent alors, en ce qui concerne les manifestations violentes de la force, la part de liberté personnelle à laquelle l'individu doit renoncer pour que la vie en commun puisse se poursuivre en sécurité. Mais un tel état de tranquillité ne se conçoit que théoriquement ; de fait, le cours des choses se complique, parce que la communauté, dès l'origine, renferme des éléments de puissance inégale - hommes et femmes, parents et enfants - et que bientôt, la guerre et l'assujettissement créent des vainqueurs et des vaincus, qui se transforment en maîtres et esclaves. Le droit de la communauté sera, dès lors, l'expression de ces inégalités de pouvoir, les lois seront faites par et pour les dominateurs, et on laissera peu de prérogatives aux sujets. A partir de ce moment-là, l'ordre légal se trouve exposé à des perturbations de deux provenances : tout d'abord les tentatives de l'un ou de l'autre des seigneurs pour s'élever au-dessus des restrictions appliquées à tous ses égaux, pour revenir, par conséquent, du règne du droit

au règne de la violence ; en second lieu, les efforts constants des sujets pour élargir leur pouvoir et voir ces modifications reconnues dans la loi, donc pour réclamer, au contraire, le passage du droit inégal au droit égal pour tous. Ce dernier courant sera particulièrement marqué quand se produiront véritablement, au sein de la communauté, des modifications dans les attributions du pouvoir comme il arrive par suite de divers facteurs historiques. Le droit peut alors s'adapter insensiblement à ces nouvelles conditions, ou, ce qui est plus fréquent, la classe dirigeante n'est pas disposée à tenir compte de ce changement : c'est l'insurrection, la guerre civile, d'où la suppression momentanée du droit, et de nouveaux coups de force, à l'issue desquels s'instaure un nouveau régime du droit. Il est encore une autre source de transformation du droit, qui ne se manifeste que par voie pacifique, et c'est le changement de culture qui s'opère parmi les membres de la communauté ; mais il rentre dans un ordre de phénomènes qui ne pourra être traité que plus loin.

Nous voyons donc que, même à l'intérieur d'une communauté, le recours à la violence ne peut être évité dans la solution des conflits d'intérêt. Mais les nécessités, les communautés d'intérêt issues d'une existence commune sur un même sol, hâtent l'apaisement de ces luttes et, sous de tels auspices, les possibilités de solutions pacifiques sont en progression constante. Mais il suffit de jeter un coup d'oeil sur l'histoire de l'humanité pour assister à un défilé ininterrompu de conflits, que ce soit une communauté aux prises avec un ou plusieurs autres groupements, que ce soit entre unités tantôt vastes tantôt plus réduites, entre villes, pays, tribus, peuples, empires, conflits presque toujours résolus par l'épreuve des forces au cours d'une guerre. De telles guerres aboutissent ou bien au pillage, ou bien à la soumission complète, à la conquête de l'une des parties.

On ne saurait porter un jugement d'ensemble sur les guerres de conquête. Nombre d'entre elles, comme celle des Mongols

et des Turcs, n'ont apporté que du malheur ; d'autres, en revanche, ont contribué à la transformation de la violence en droit, en créant de plus vastes unités au sein desquelles la possibilité du recours à la force se trouvait supprimée et un nouveau régime de droit apaisait les conflits. Ainsi les conquêtes romaines qui apportèrent aux pays méditerranéens la précieuse pax romana. Les ambitions territoriales des rois de France ont créé un royaume uni dans la paix et florissant. Si paradoxal que cela puisse paraître, force nous est d'avouer que la guerre pourrait bien n'être qu'un moyen inopportun pour la fondation de la paix "éternelle", car elle s'avère capable de constituer les vastes unités au sein desquelles une puissance centrale rend de nouvelles guerres impossibles. Cependant elle n'aboutit pas à ce résultat, car les succès de la conquête sont, en règle générale, de courte durée, les unités nouvellement créées se désagrègent à leur tour presque toujours faute de cohésion entre les parties réunies par contrainte. Et, de plus, la conquête n'a pu créer, jusqu'ici, que des unifications partielles, - de grande envergure il est vrai, - et dont les conflits réclamèrent justement des solutions brutales. Le résultat de tous ces efforts guerriers fut simplement que l'humanité échangea les innombrables et quasi incessantes escarmouches contre de grandes guerres, d'autant plus dévastatrices qu'elles étaient rares.

En ce qui concerne notre époque, la même conclusion s'impose, à laquelle vous avez abouti par un plus court chemin. Il n'est possible d'éviter à coup sûr la guerre que si les hommes s'entendent pour instituer une puissance centrale aux arrêts de laquelle on s'en remet dans tous les conflits d'intérêt. En pareil cas, deux nécessités s'imposent au même titre : celle de créer une semblable instance suprême et celle de la doter de la force appropriée. Sans la seconde, la première n'est d'aucune utilité. Or la Société des Nations a bien été conçue comme autorité suprême de ce genre, mais la deuxième condition n'est pas remplie. La Société des Nations ne dispose pas d'une force

à elle et ne peut en obtenir que si les membres de la nouvelle association, - les différents Etats, - la lui concèdent. Et il y a peu d'espoir, pour le moment, que la chose se produise. Mais on ne comprendrait en somme pas pourquoi cette institution a été créée, si l'on ne savait qu'elle représente, dans l'histoire de l'humanité, une tentative bien rarement conçue, et jamais réalisée en de pareilles proportions. Tentative qui consiste à acquérir l'autorité, c'est-à-dire l'influence contraignante, d'ordinaire basée sur la détention de la force, en faisant appel à certains principes idéaux. Deux facteurs, nous l'avons vu, assurent la cohésion d'une communauté : la contrainte de violence et les relations de sentiment, - les identifications, comme on les désignerait en langage technique, - entre les membres de ce même corps. Si l'un des facteurs vient à disparaître, il se peut faire que l'autre maintienne la communauté. De telles notions ne peuvent naturellement avoir une signification que si elles correspondent à d'importants éléments de communauté. Reste alors à savoir quelle en est la puissance. L'histoire nous apprend que ces notions ont réellement exercé leur action. L'idée pan-hellénique, par exemple, la conscience d'être quelque chose de mieux que les barbares voisins, et dont on retrouve la si vigoureuse expression dans la confédérations amphictioniques, dans les oracles et dans les jeux, fut assez puissante pour adoucir le régime de la guerre parmi les Grecs, mais non point suffisante, naturellement, pour supprimer les conflits armés entre les diverses factions du peuple grec ni même pour dissuader une ville ou une fédération de villes de s'allier aux Perses ennemis pour abaisser un rival. Le sentiment de communauté chrétienne, dont on sait pourtant la puissance, n'a pas davantage, au temps de la Renaissance, empêché de petits et de grands Etats chrétiens de rechercher l'appui du Sultan dans les guerres qu'ils se livrèrent entre eux. A notre époque également, il n'est aucune idée à qui l'on puisse accorder une telle autorité conciliatrice. Les idéals nationaux qui gouvernent aujourd'hui les peuples, - la

chose n'est que trop claire, - poussent à l'acte d'opposition. Il ne manque pas de gens pour prédire que, seule, la pénétration universelle de l'idéologie bolchéviste pourra mettre un terme aux guerres, - mais nous sommes de toute manière encore fort loin d'un tel aboutissement, et peut-être n'y saurait-on parvenir qu'après d'effroyables guerres civiles. Il semble donc que la tentative consistant à remplacer la puissance matérielle par la puissance des idées se trouve, pour le moment encore, vouée à l'échec. On commet une erreur de calcul en négligeant le fait que le droit était, à l'origine, la force brutale et qu'il ne peut encore se dispenser du concours de la force.

Je ne puis mieux faire maintenant que commenter une autre de vos propositions. Vous vous étonnez qu'il soit si facile d'exciter les hommes à la guerre et vous présumez qu'ils ont en eux un principe actif, un instinct de haine et de destruction tout prêt à accueillir cette sorte d'excitation. Nous croyons à l'existence d'un tel penchant et nous nous sommes précisément efforcé, au cours de ces dernières années, d'en étudier les manifestations. Pourrais-je, à ce propos, vous exposer une partie des lois de l'instinct auxquelles nous avons abouti, après maints tâtonnements et maintes hésitations ? Nous admettons que les instincts de l'homme se ramènent exclusivement à deux catégories : d'une part ceux qui veulent conserver et unir ; nous les appelons érotiques, - exactement au sens d'eros dans le Symposium de Platon, - ou sexuels, en donnant explicitement à ce terme l'extension du concept populaire de sexualité ; d'autre part, ceux qui veulent détruire et tuer ; nous les englobons sous les termes de pulsion agressive ou pulsion destructrice. Ce n'est en somme, vous le voyez, que la transposition théorique de l'antagonisme universellement connu de l'amour et de la haine, qui est peut-être une forme de la polarité d'attraction et de répulsion qui joue un rôle dans votre domaine. - Mais ne nous faites pas trop rapidement passer aux notions de bien et de mal. - Ces pulsions sont tout aussi indispensables l'une que l'autre ; c'est de leur action conjuguée ou antago-

niste que découlent les phénomènes de la vie. Or il semble qu'il n'arrive guère qu'un instinct de l'une des deux catégories puisse s'affirmer isolément ; il est toujours "lié", selon notre expression, à une certaine quantité de l'autre catégorie, qui modifie son but, ou, suivant les cas, lui en permet seule l'accomplissement. Ainsi, par exemple, l'instinct de conservation est certainement de nature érotique ; mais c'est précisément ce même instinct qui doit pouvoir recourir à l'agression, s'il veut faire triompher ses intentions. De même l'instinct d'amour, rapporté à des objets, a besoin d'un dosage d'instinct de possession, s'il veut en définitive entrer en possession de son objet. Et c'est précisément la difficulté qu'on éprouve à isoler les deux sortes d'instincts, dans leurs manifestations, qui nous a si longtemps empêché de les reconnaître.

Si vous voulez bien poursuivre encore un peu avec moi, vous verrez que les actions humaines révèlent une complication d'une autre sorte. Il est très rare que l'acte soit l'oeuvre d'une seule incitation instinctive, qui déjà en elle-même doit être un composé d'eros et de destruction. En règle générale, plusieurs motifs, pareillement composés, doivent coïncider pour amener l'action. L'un de vos confrères l'avait déjà perçu, - je veux parler ici du Professeur G. Ch. Lichtenberg, qui enseignait la physique à Göttingue à l'époque de nos classiques ; mais chez lui, le psychologue était peut-être plus important encore que le physicien. Il avait découvert la rose des motifs quand il déclarait : "Les mobiles en raison desquels nous agirions pourraient être répartis comme les trente-deux vents et leurs appellations se formuler : Pain - Pain-Renommée ou : Renommée - Renommée-Pain."

Ainsi donc, lorsque les hommes sont incités à la guerre, toute une série de motifs peuvent en eux trouver un écho à cet appel, les uns nobles, les autres vulgaires, certains dont on parle ouvertement et d'autres que l'on tait. Nous n'avons aucune raison de les énumérer tous. Le penchant à l'agression et à la destruction se trouve évidemment au nombre de ceux-ci :

d'innombrables cruautés que nous rapportent l'histoire et la vie journalière en confirment l'existence. En excitant ces penchants à la destruction par d'autres tendances érotiques et spirituelles, on leur donne naturellement le moyen de s'épancher plus librement. Parfois, lorsque nous entendons parler des cruautés de l'histoire, nous avons l'impression que les mobiles idéalistes n'ont servi que de paravent aux appétits destructeurs ; en d'autres cas, s'il s'agit par exemple des cruautés de la Sainte Inquisition, nous pensons que les mobiles idéaux se sont placés au premier plan, dans le conscient, et que les mobiles destructeurs leur ont donné, dans l'inconscient, un supplément de force. Les deux possibilités sont plausibles.

J'ai scrupule à abuser de votre attention qui entend se porter sur les moyens de prévenir la guerre et non sur nos théories. Et pourtant je voudrais m'attarder encore un instant à notre instinct de destruction, dont la vogue n'est rien en regard de son importance. Avec une petite dépense de spéculation, nous en sommes arrivé à concevoir que cette pulsion agit au sein de tout être vivant et qu'elle tend à le vouer à la ruine, à ramener à la vie à l'état de matière inanimée. Un tel penchant méritait véritablement l'appellation d'instinct de mort, tandis que les pulsions érotiques représentent les efforts vers la vie. L'instinct de mort devient pulsion destructrice par le fait qu'il s'extériorise, à l'aide de certains organes, contre les objets. L'être animé protège pour ainsi dire sa propre existence en détruisant l'élément étranger. Mais une part de l'instinct de mort demeure agissante au dedans de l'être animé et nous avons tenté de faire dériver toute une série de phénomènes normaux et pathologiques de cette réversion intérieure de la pulsion destructrice. Nous avons même commis l'hérésie d'expliquer l'origine de notre conscience par un de ces revirements de l'agressivité vers le dedans. On ne saurait donc, vous le voyez, considérer un tel phénomène à la légère, quand il se manifeste sur une trop grande échelle ; il en devient proprement malsain, tandis que l'application de ces for-

ces instinctives à la destruction dans le monde extérieur soulage l'être vivant et doit avoir une action bienfaisante. Cela peut servir d'excuse biologique à tous les penchants haïssables et dangereux contre lesquels nous luttons. Force nous est donc d'avouer qu'ils sont plus près de la nature que la résistance que nous leur opposons et pour laquelle il nous faut encore trouver une explication. Peut-être avez-vous l'impression que nos théories sont une manière de mythologie qui, en l'espèce, n'a rien de réconfortant. Mais est-ce que toute science ne se ramène pas à cette sorte de mythologie ? En va-t-il autrement pour vous dans le domaine de la physique ?

Voilà qui nous permet de conclure, pour revenir à notre sujet, que l'on ferait oeuvre inutile à prétendre supprimer les penchants destructeurs des hommes. En des contrées heureuses de la terre, où la nature offre à profusion tout ce dont l'homme a besoin, il doit y avoir des peuples dont la vie s'écoule dans la douceur et qui ne connaissent ni la contrainte ni l'agression. J'ai peine à y croire et je serais heureux d'en savoir plus long sur ces êtres de félicité. Les bolchevistes eux aussi espèrent arriver à supprimer l'agression humaine en assurant l'assouvissement des besoins matériels tout en instaurant l'égalité entre les bénéficiaires de la communauté. J'estime que c'est là une illusion. Ils sont, pour l'heure, minutieusement armés et la haine qu'ils entretiennent à l'égard de tous ceux qui ne sont pas des leurs n'est pas le moindre adjuvant pour s'assurer la cohésion de leurs partisans. D'ailleurs, ainsi que vous le marquez vous-même, il ne s'agit pas de supprimer le penchant humain à l'agression ; on peut s'efforcer de le canaliser, de telle sorte qu'il ne trouve pas son mode d'expression dans la guerre.

En partant de nos lois mythologiques de l'instinct, nous arrivons aisément à une formule qui fraye indirectement une voie à la lutte contre la guerre. Si la propension à la guerre est un produit de la pulsion destructrice, il y a donc lieu de faire appel à l'adversaire de ce penchant, à l'eros. Tout ce

qui engendre, parmi les hommes, des liens de sentiment doit réagir contre la guerre. Ces liens peuvent être de deux sortes. En premier lieu, des rapports tels qu'il s'en manifeste à l'égard d'un objet d'amour, même sans intentions sexuelles. La psychanalyse n'a pas à rougir de parler d'amour, en l'occurrence, car la religion use d'un même langage : aime ton prochain comme toi-même. Obligation facile à proférer, mais difficile à remplir. La seconde catégorie de liens sentimentaux est celle qui procède de l'identification. C'est sur eux que repose, en grande partie, l'édifice de la société humaine.

Je trouve, dans une critique que vous portez sur l'abus de l'autorité, une seconde indication pour la lutte indirecte contre le penchant à la guerre. C'est l'une des faces de l'inégalité humaine, - inégalité native et que l'on ne saurait combattre, - qui veut cette répartition en chefs et en sujets. Ces derniers forment la très grosse majorité ; ils ont besoin d'une autorité prenant pour eux des décisions auxquelles ils se rangent presque toujours sans réserves. Il y aurait lieu d'observer, dans cet ordre d'idées, que l'on devrait s'employer, mieux qu'on ne l'a fait jusqu'ici, à former une catégorie supérieure de penseurs indépendants, d'hommes inaccessibles à l'intimidation et adonnés à la recherche du vrai, qui assumeraient la direction des masses dépourvues d'initiative. Que l'empire pris par les pouvoirs de l'Etat et l'interdiction de pensée de l'Eglise ne se prêtent point à une telle formation, nul besoin de le démontrer. L'Etat idéal résiderait naturellement dans une communauté d'hommes ayant assujéti leur vie instinctive à la dictature de la raison. Rien ne pourrait créer une union aussi parfaite et aussi résistante entre les hommes, même s'ils devaient pour autant renoncer aux liens de sentiment les uns vis à vis des autres. Mais il y a toute chance que ce soit là un espoir utopique. Les autres voies et moyens d'empêcher la guerre sont certainement plus praticables, mais ils ne permettent pas de compter sur des succès rapides. On ne se plaît guère à imaginer des moulins qui moudraient si lentement qu'on aurait

le temps de mourir de faim avant d'obtenir la farine.

Vous le voyez, on n'avance guère les choses, à vouloir consulter des théoriciens étrangers au monde, quand il s'agit de tâches pratiques et urgentes. Mieux vaudrait s'efforcer, pour chaque cas particulier, d'affronter le danger avec les moyens qu'on a sous la main. Je voudrais cependant traiter encore un problème que vous ne soulevez pas dans votre lettre et qui m'intéresse spécialement. Pourquoi nous élevons-nous avec tant de force contre la guerre, vous et moi et tant d'autres avec nous, pourquoi n'en prenons-nous pas notre parti comme de l'une des innombrables vicissitudes de la vie ? Elle semble pourtant conforme à la nature, biologiquement très fondée, et, pratiquement, presque inévitable. Ne vous scandalisez pas de la question que je pose ici. Pour les besoins d'une enquête, il est peut-être permis de prendre le masque d'une impassibilité qu'on ne possède guère dans la réalité. Et voici quelle sera la réponse : parce que tout homme a un droit sur sa propre vie, parce que la guerre détruit des vies humaines chargées de promesses, place l'individu dans des situations qui le déshonorent, le force à tuer son prochain contre sa propre volonté, anéantit de précieuses valeurs matérielles, produits de l'activité humaine, etc. On ajoutera en outre que la guerre, sous sa forme actuelle, ne donne plus aucune occasion de manifester l'antique idéal d'héroïsme et que la guerre de demain, par suite du perfectionnement des engins de destruction, équivaldrait à l'extermination de l'un des adversaires, ou peut-être même des deux.

Tout cela est exact et paraît même si incontestable qu'on en est réduit à s'étonner qu'un accord unanime de l'humanité n'ait point encore banni la guerre. On peut évidemment discuter l'un ou l'autre de ces points et se demander, par exemple, si la communauté ne doit pas avoir, elle aussi, un droit sur la vie de l'individu ; on ne saurait condamner au même titre tous les germes de guerre ; tant qu'il y aura des empires et des nations décidés à exterminer les autres sans pitié, ces autres-là

doivent être équipés pour la guerre. Mais nous avons hâte de passer sur tous ces problèmes, ce n'est point la discussion à laquelle vous entendiez m'engager. Je veux en arriver à autre chose : Je crois que le motif essentiel pour quoi nous nous élevons contre la guerre, c'est que nous ne pouvons faire autrement. Nous sommes pacifistes, parce que nous devons l'être en vertu de mobiles organiques. Il nous est désormais facile de justifier notre attitude par des arguments.

Voilà qui ne va pas sans explication. Et voici ce que j'ajoute : depuis des temps immémoriaux, l'humanité subit le phénomène du développement de la culture. (D'aucuns préfèrent, je le sais, user ici du terme de civilisation.) C'est à ce phénomène que nous devons le meilleur de ce dont nous sommes faits et une bonne part de ce dont nous souffrons. Ses causes et ses origines sont obscures, son aboutissement est incertain, et quelques-uns de ses caractères sont aisément discernables. Peut-être conduit-il à l'extinction du genre humain, car il nuit par plus d'un côté à la fonction sexuelle, et actuellement déjà les races incultes et les couches arriérées de la population s'accroissent dans de plus fortes proportions que les catégories raffinées. Peut-être aussi ce phénomène est-il à mettre en parallèle avec la domestication de certaines espèces animales ; il est indéniable qu'il entraîne des modifications physiques ; on ne s'est pas encore familiarisé avec l'idée que le développement de la culture puisse être un phénomène organique de cet ordre. Les transformations psychiques qui accompagnent le phénomène de la culture sont évidentes et indubitables. Elles consistent en une éviction progressive des fins instinctives, jointe à une limitation des réactions impulsives. Des sensations qui, pour nos ancêtres, étaient chargées de plaisir nous sont devenues indifférentes et même intolérables ; il y a des raisons organiques à la transformation qu'ont subie nos aspirations éthiques et esthétiques. Au nombre des caractères psychologiques de la culture, il en est deux qui apparaissent comme les plus importants : l'affermissement de l'intel-

lect, qui tend à maîtriser la vie instinctive, et la réversion intérieure du penchant agressif, avec toutes ses conséquences favorables ou dangereuses. Or les conceptions psychiques vers lesquelles l'évolution de la culture nous entraîne se trouvent heurtées de la manière la plus vive par la guerre, et c'est pour cela que nous devons nous insurger contre elle ; nous ne pouvons simplement plus du tout la supporter ; ce n'est pas seulement une répugnance intellectuelle et affective, mais bien, chez nous, pacifistes, une intolérance constitutionnelle, une idiosyncrasie en quelque sorte grossie à l'extrême. Et il semble bien que les dégradations esthétiques que comporte la guerre ne comptent pas pour beaucoup moins, dans notre indignation, que les atrocités qu'elle suscite.

Et maintenant combien de temps faudra-t-il encore pour que les autres deviennent pacifistes à leur tour ? On ne saurait le dire, mais peut-être n'est-ce pas une utopie que d'espérer dans l'action de ces deux éléments, - la conception culturelle et la crainte justifiée des répercussions d'une conflagration future, - pour mettre un terme à la guerre, dans un avenir prochain. Par quels chemins ou détours, nous ne pouvons le deviner. En attendant, nous pouvons nous dire : Tout ce qui travaille au développement de la culture travaille aussi contre la guerre.

Je vous salue très cordialement et si mon exposé a pu vous décevoir, je vous prie de me pardonner.

Votre  
Sigmund FREUD.

## P O E M E S

### CE QUE NOUS SOMMES RESTES

Nous étions légers dans la marche du monde  
Nos genoux ne pliaient plus  
Nous gardions des dents pour cracher des ongles  
Nos mains faisaient encore de l'ombre  
Mais nos mains ne serraient plus d'amis  
Chaque jour les feuilles se délivraient des branches  
Chaque jour la vie livrait ses survivants  
Nous arrivions au soir malgré la déchéance  
Parce qu'au fond des cachots brille un espoir plus haut  
Nous n'étions que des vies en quête de patience  
Nous savions que demain viendrait encore un coup  
Nous savions que lente serait la délivrance  
Nous savions qu'on ne vient pas au monde d'un coup  
Nous savions qu'il faudrait encore espérer malgré la délivrance  
Nous savions que les murs sont durs à percer  
Qu'il y a des oreilles qui ne veulent pas entendre  
Celles qui ont fait de nous des damnés  
Mais nous avons appris à apprendre  
Mais nous avons appris à être compris  
Et nous-mêmes saluons notre délivrance  
Car à vous aussi elle aura bien servi.

Maurice HONEL

De mon savoir,  
           je n'en ai guère  
 De ma culture,  
           j'en ai si peu  
 De mon ignorance insondable  
 Je me raccroche  
 Avec griffes, sang et chair  
           à mes racines  
 Sur fond de cendres, de fil de fer barbelé  
           Massacrée  
 Caresse de pleurs nacrés de l'aube  
 Sur le pétale sensuel d'une rose

Paule HALTER

Thérèse BAYET, docteur en médecine, ophtalmologue, était chef de service à l'hôpital Saint-Georges à Mons. Pendant la guerre, encore jeune étudiante, elle a courageusement aidé des juifs à se cacher, leur fournissant faux papiers et cartes de ravitaillement. Modeste, fuyant les honneurs, elle refusa que ses actions fussent mentionnées après l'armistice. Après la guerre, pendant toute sa vie, elle participa, dans l'ombre, mais activement, s'y donnant entièrement, à toutes les luttes pour la liberté et la dignité humaine. Elle fonda la "Famille heureuse" à Mons et en établit le fonctionnement.

Peu ont eu sa bonté, son dévouement, son courage, sa densité de vie.

Thérèse,  
 pour nous  
 tes amis  
 tu es toujours vivante  
 nous transmettons ton message.

Supplique pour Thérèse

Ce fut un midi de juillet  
 Que tu revins, poitrine grise  
 Un ciel indifférent bruyant  
 Quand la terre et le vent t'ont puni

Ta vie n'eut pas de son, tu ne eut pas d'autonomie  
 A peine j'avions tous une à l'un bon  
 L'espérance mourait avant que l'on me tue  
 Et mourait la romance avant d'être chantée

O bonnes gens qui m'entendez  
 Rien n'y fera, rien n'y fera  
 Truques les yeux, pipas les des,  
 La ne c'est trille et mel donne

Etranglement serais entre deux lits de roses  
 Tes yeux lumière extirpés à tout jamais  
 Je te vois rejeter loin des gens, loin des choses  
 Impitoyablement absents, desormais  
 Ce ne peut être ta cette ombre tant blémie,  
 Cette morte aux yeux clos que mon cœur contredit  
 Et restait obstinément le cœur qui endormie  
 Comme aux jours de printemps la palme qui mordit

O bonnes gens qui m'écoutez  
 Ayez fait elle une pensée  
 Elle qui saut jamais exempter  
 Donna de son cœur par brèves

Car ceux dont nul jamais ne dit le nom tout bas  
 De qui au fil du temps l'image se défile  
 S'éteignent lentement d'un deuxième regard  
 Ne méritent tout à fait que ceux qui s'en souvient  
 Bonnes gens d'Arance here  
 Qui n'avez le cœur enduré

A Paule et Pol en plus profond  
 amitié  
 s/leat